



ETAMPES. — Imprimerie de AUG. ALLIEN.

Stampensia Stampensibus

LA RELIGION CATHOLIQUE

ET

LA RELIGION NATURELLE

RÉPONSE

AU LIVRE DE M. J. SIMON

PAR

A. DELARUE

Principal du Collège d'Étampes.



PARIS

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1856

Réédition du Corpus Étampois, 2015

28g 16425 / 401000
ISBN

LA RELIGION CATHOLIQUE

LA RELIGION NATURELLE

LA RELIGION CATHOLIQUE

ET

LA RELIGION NATURELLE.

PARIS

IMPRIMERIE DE SODENY

1875

1875

LA RELIGION CATHOLIQUE

ET

LA RELIGION NATURELLE

RÉPONSE

AU LIVRE DE M. J. SIMON

PAR

A. DELARUE.

ÉTAMPES

IMPRIMERIE DE AUGUSTE ALLIEN

RUE DU PONT-QUESNEAUX, 3.

1856

LA RELIGION CATHOLIQUE

LA RELIGION NATURELLE

DE M. J. B. S. M.

UN VOLUME DE M. 12. 50 C.

A. BOURGAIN

ÉCHAPES

IMPRIMERIE DE AUGUSTE ALLIEN

10, rue de la Harpe, 10

1880

LA RELIGION CATHOLIQUE

ET

LA RELIGION NATURELLE.

I.

Prolégomènes.

Ce serait s'aveugler volontairement que de ne pas reconnaître de toute part un retour marqué sinon vers les pratiques, au moins vers les idées religieuses. Entraînés par les événements, qui se sont succédé avec tant de rapidité dans notre patrie depuis près d'un siècle, nos pères avaient pu oublier que cette vie n'est que le prélude d'une autre vie; ils avaient pu borner leurs vœux et leurs espérances au bonheur, à l'ordre à la connaissance de la terre qu'ils habitaient. Une rude expérience, une étude plus approfondie de tous les phénomènes de la nature morale et de la nature physique, des découvertes plus complètes amenées par la science moderne, ont instruit leurs fils et les ont conduits à chercher au-delà de ce monde, non plus seulement par une foi aveugle et obéissante, mais surtout par une foi raisonnée et volontaire, une vie plus vraie, plus conforme à la destinée de l'humanité, une vie dégagée des soucis et des souillures de la terre, heureuse dans le sein de Dieu, immortelle enfin.

Au milieu de ses recherches la philosophie, oubliant qu'elle ne peut entrer dans les secrets de Dieu qu'à l'aide de Dieu lui-même, la philosophie a fait bien des fautes et elle en fait en-

core ; mais il serait injuste de méconnaître qu'en replaçant les esprits sous une forte discipline, elle en a ramené un grand nombre parmi ceux mêmes qu'elle avait égarés, et qu'elle contribue encore tous les jours à guider vers le bien des âmes jusqu'ici insouciantes ou perdues. Pour quiconque réfléchit sérieusement, elle ne peut être que le vestibule de la religion, elle ne peut satisfaire ni le cœur ni l'intelligence, parce qu'elle ne peut donner que ce qu'elle a, le doute ; mais au moins elle le fait naître, elle secoue de sa torpeur l'âme indifférente, qui, une fois réveillée, une fois livrée au saint entraînement de la réflexion, aspire bientôt au repos complet et absolu de la certitude, qu'elle ne peut trouver que dans l'adhésion libre et réfléchie aux dogmes catholiques.

Le nouvel ouvrage que vient de publier M. J. Simon témoigne après tant d'autres de la continuité et de la persistance de ce mouvement général des esprits. M. J. Simon essaie de sortir enfin de la théorie et de la spéculation pour faire entrer dans la vie pratique les idées de la philosophie. Il avait donné, il y a quelque temps, la théorie du devoir, et en avait tracé les règles ; il donne aujourd'hui une théorie de la religion, disons mieux, une théorie de sa religion ; il cherche à en établir les dogmes, et à en former un corps de doctrine applicable aux habitudes et aux nécessités de la vie.

Le programme de son livre était tracé déjà depuis quelques années. Dans un article tristement célèbre de la liberté de penser, M. A. Jacques avait ainsi annoncé le catéchisme d'une religion rationnelle, qui devait remplacer le christianisme : « Me voici, disait-il, obligé de conclure qu'il faut une religion... Je ne veux pas la recevoir toute faite des mains d'une autorité surannée, je veux qu'elle jaillisse des sources vives de l'esprit et du cœur... La foi est morte, la raison a hérité de sa puissance et de ses droits... Le catholicisme n'est plus : « il nous faut une religion, qui la fera ? Ma réponse est prévue : « c'est la raison... La raison, voilà le maître : mais la raison « de qui ? Je réponds : de tous et de personne... Entretienons « le peuple de Dieu, de l'âme, de la justice... ainsi se formera « un système nouveau de croyances morales et religieuses, qui remplacera le christianisme tombé ; rationnel par

« son origine... il sera rationnel aussi dans sa forme... il fortifiera nos institutions modernes, il en représentera les principes... il les perfectionnera et se perfectionnera lui-même avec elles : car il ne saurait être plus immuable qu'aucune œuvre de la raison, dont l'essence est le progrès, c'est-à-dire un changement continu dans le sens du bien. La foi nouvelle aura-t-elle, comme l'ancienne, des symboles, des cérémonies, un culte ? Je l'ignore... Laissez faire... si c'est un besoin indestructible de la pensée de se reposer sur des images sensibles, elle saura bien les trouver d'elle-même ; de la même source d'où aura jailli la croyance, un art nouveau sortira aussi, approprié à l'idée nouvelle... J'ai écrit, ajoutait-il dans une note, un mémoire où j'essayais de montrer que le sens commun est effectivement une solution implicite, toujours actuelle et toujours la même, aux grands problèmes philosophiques : la liberté de l'homme, la loi morale, Dieu, l'âme et sa destinée. »

J'ai tenu à rappeler textuellement ces paroles : les rapprocher et les citer, c'est presque les réfuter d'avance.

Ce système nouveau, indécis et incomplet encore dans la pensée de M. A. Jacques, vient de prendre un corps et de se produire au grand jour. Plus habile ou, nous aimons mieux le croire, de meilleure foi que son prédécesseur, M. J. Simon a écarté de son livre toutes ces attaques impies et absurdes, que celui-ci avait dirigées contre le catholicisme, dont il se plaît au contraire, comme nous aurons occasion de le remarquer, à reconnaître et à exalter l'admirable économie. Au titre de religion rationnelle, qui impliquait une contradiction trop manifeste, il substitue, mais par un simple changement de mot, celui de religion naturelle, dont la contradiction, quoique moins apparente, est aussi réelle.

Tous les hommes en effet dans toutes les langues, dans toutes les nations, ont compris sous le nom de religion l'ensemble des dogmes et des pratiques du culte, qui, en rapprochant l'homme de Dieu, sont destinés en même temps à rapprocher l'homme de l'homme. Toute religion a donc pour but, son nom même l'indique, d'unir entre eux tous les êtres raisonnables par une communion de pensées, que l'Eglise catholique

core ; mais il serait injuste de méconnaître qu'en replaçant les esprits sous une forte discipline, elle en a ramené un grand nombre parmi ceux mêmes qu'elle avait égarés, et qu'elle contribue encore tous les jours à guider vers le bien des âmes jusqu'ici encoeurantes ou perdues. Pour quiconque réfléchit sérieusement, elle ne peut être que le vestibule de la religion, elle ne peut satisfaire ni le cœur ni l'intelligence, parce qu'elle ne peut donner que ce qu'elle a, le doute ; mais au moins elle le fait naître, elle secoue de sa torpeur l'âme indifférente, qui, une fois réveillée, une fois livrée au saint entraînement de la réflexion, aspire bientôt au repos complet et absolu de la certitude, qu'elle ne peut trouver que dans l'adhésion libre et réfléchie aux dogmes catholiques.

Le nouvel ouvrage que vient de publier M. J. Simon témoigne après tant d'autres de la continuité et de la persistance de ce mouvement général des esprits. M. J. Simon essaie de sortir enfin de la théorie et de la spéculation pour faire entrer dans la vie pratique les idées de la philosophie. Il avait donné, il y a quelque temps, la théorie du devoir, et en avait tracé les règles ; il donne aujourd'hui une théorie de la religion, disons mieux, une théorie de sa religion ; il cherche à en établir les dogmes, et à en former un corps de doctrine applicable aux habitudes et aux nécessités de la vie.

Le programme de son livre était tracé déjà depuis quelques années. Dans un article tristement célèbre de la liberté de penser, M. A. Jacques avait ainsi annoncé le catéchisme d'une religion rationnelle, qui devait remplacer le christianisme : « Me voici, disait-il, obligé de conclure qu'il faut une religion... Je ne veux pas la recevoir toute faite des mains d'une autorité surannée, je veux qu'elle jaillisse des sources vives de l'esprit et du cœur... La foi est morte, la raison a hérité de sa puissance et de ses droits... Le catholicisme n'est plus : il nous faut une religion, qui la fera ? Ma réponse est prévue : c'est la raison... La raison, voilà le maître ; mais la raison de qui ? Je réponds : de tous et de personne... Entretienons le peuple de Dieu, de l'âme, de la justice... ainsi se formera... un système nouveau de croyances morales et religieuses, qui remplacera le christianisme tombé ; rationnel par

« son origine... il sera rationnel aussi dans sa forme... il fortifiera nos institutions modernes, il en représentera les principes... il les perfectionnera et se perfectionnera lui-même avec elles : car il ne saurait être plus immuable qu'aucune œuvre de la raison, dont l'essence est le progrès, c'est-à-dire un changement continu dans le sens du bien. La foi nouvelle aura-t-elle, comme l'ancienne, des symboles, des cérémonies, un culte ? Je l'ignore... Laissez faire... si c'est un besoin indestructible de la pensée de se reposer sur des images sensibles, elle saura bien les trouver d'elle-même ; de la même source d'où aura jailli la croyance, un art nouveau sortira aussi, approprié à l'idée nouvelle... J'ai écrit, ajoutait-il dans une note, un mémoire où j'essayais de montrer que le sens commun est effectivement une solution implicite, toujours actuelle et toujours la même, aux grands problèmes philosophiques : la liberté de l'homme, la loi morale, Dieu, l'âme et sa destinée. »

J'ai tenu à rappeler textuellement ces paroles : les rapprocher et les citer, c'est presque les réfuter d'avance.

Ce système nouveau, indécis et incomplet encore dans la pensée de M. A. Jacques, vient de prendre un corps et de se produire au grand jour. Plus habile ou, nous aimons mieux le croire, de meilleure foi que son prédécesseur, M. J. Simon a écarté de son livre toutes ces attaques impies et absurdes, que celui-ci avait dirigées contre le catholicisme, dont il se plaît au contraire, comme nous aurons occasion de le remarquer, à reconnaître et à exalter l'admirable économie. Au titre de religion rationnelle, qui impliquait une contradiction trop manifeste, il substitue, mais par un simple changement de mot, celui de religion naturelle, dont la contradiction, quoique moins apparente, est aussi réelle.

Tous les hommes en effet dans toutes les langues, dans toutes les nations, ont compris sous le nom de religion l'ensemble des dogmes et des pratiques du culte, qui, en rapprochant l'homme de Dieu, sont destinés en même temps à rapprocher l'homme de l'homme. Toute religion a donc pour but, son nom même l'indique, d'unir entre eux tous les êtres raisonnables par une communion de pensées, que l'Église catholique

seule à su comprendre et exprimer, mais que la philosophie païenne, fidèle aux antiques traditions, avait déjà pressentie et désirée. Toute religion doit donc embrasser et proposer à la foi et à l'assentiment des hommes des croyances communes, acceptées par tous, non pas seulement sur Dieu en général mais sur la nature même de Dieu, non pas seulement sur la morale générale, mais sur toutes les difficultés que présente la pratique de la vertu, non pas seulement sur l'immatérialité et l'immortalité de la partie pensante de notre être, mais sur son avenir même, sur le sort qui lui est réservé après la mort. L'antiquité païenne l'avait si bien compris que toutes les sectes philosophiques se livraient avec ardeur à ces mystérieuses études, cherchant à faire prévaloir les solutions qu'elles se vantaient d'avoir trouvées.

En voulant substituer à toute religion positive la religion rationnelle, quelques philosophes modernes ont détruit jusqu'à l'essence de la religion. Forcés d'avouer que la raison étant individuelle, il n'est personne qui ait le droit d'imposer aux autres son opinion, ils ont introduit dans la religion le dissentiment et la haine. « Fondée uniquement, dit M. J. Simon, sur l'autorité de la raison individuelle, la religion naturelle n'a aucun pouvoir contraignant d'aucune sorte. Toute sa force est dans la démonstration; chacun accepte ce qui lui paraît prouvé et cela seul. Personne n'a de compte à rendre de sa conduite, si ce n'est à la loi civile. Il n'y a d'autre lien entre ceux qu'unit une même croyance, que cette croyance même tant qu'elle subsiste. » — « Il est de l'essence d'une religion d'être intolérante, dit-il encore, c'est-à-dire d'imposer une même croyance à tous ceux qui en font partie, il est de l'essence d'une philosophie d'être compréhensive, c'est-à-dire d'admettre dans son sein toutes les opinions. — « Dans la religion naturelle la raison humaine est la seule autorité reconnue, et tout homme la trouve en lui-même. » Quelque puissante que soit la raison humaine, et nous la verrons à l'œuvre tout à l'heure, il n'en reste pas moins évident pour tous ceux qui ont un peu l'expérience de l'humanité, que sous couleur de liberté et de personnalité humaine, les philosophes, qui préconisent la religion rationnelle, jetteraient au milieu des

hommes, s'ils pouvaient réussir à faire prévaloir leurs systèmes, des éléments indestructibles de ruine et de désordre.

II.

Religion rationnelle et Religion naturelle.

Nous verrons, en analysant l'ouvrage de M. J. Simon, qu'il a employé le mot *naturelle* dans le même sens que le mot *rationnelle*; il ne sera peut-être pas inutile de chercher, avant d'entrer dans l'étude de son livre, comment il a été amené à cette substitution, et ce qu'il serait possible et permis d'entendre par ces mots: religion naturelle, et religion rationnelle.

La religion naturelle est évidemment comprise dans ces préceptes généraux de morale, connus sous le nom un peu vague de loi naturelle, gravés si profondément par la main de Dieu dans le cœur de l'homme, que la dépravation la plus éhontée de Rome et Athènes n'a jamais pu les en effacer entièrement. Fortifiées par ces préceptes, les traditions primitives, si intéressantes à rechercher et à suivre, se perpétuèrent à travers le paganisme, et y firent naître une religion positive, qui d'autorité imposait des dogmes et un culte. Guidés par eux, les philosophes s'efforcèrent avec les lumières de leur raison de dégager des superstitions grossières de la multitude le dogme pur de la divinité et de la destinée humaine, et, tout en fondant par leurs travaux la philosophie rationnelle, ils reconnaissaient comme nécessaire le principe d'autorité, pour eux d'abord, parce qu'ils se croyaient possesseurs de la vérité, pour la religion surtout, destinée à retenir les hommes dans une même patrie, dans une même communauté d'idées et de sentiments.

La religion naturelle existait donc dans l'antiquité, se manifestant et par les cérémonies du culte, par les sacrifices en particulier, et par les efforts mêmes des philosophes pour atteindre la vérité; la religion rationnelle existait aussi manifestée par l'argumentation opposée des sectes de philosophie, qui toutes s'en attribuaient la connaissance. C'est au milieu du conflit de ces différentes écoles, au moment où les épicuriens,

les sceptiques et les stoïciens s'arrachaient le sceptre de la raison, que naquit la religion chrétienne; pour ne pas avoir à changer d'expression dans le cours de cette étude, je dirai tout de suite, la religion catholique.

Faisant remonter sa divine origine au commencement du monde, et je dirais au-delà, si une semblable discussion ne dépassait les bornes que je dois m'imposer, elle venait répondre à toutes les questions des philosophes, enseigner à l'homme, ce sont les termes de M. J. Simon, « son origine, sa règle et sa fin, c'est-à-dire tout ce qui lui est nécessaire pour la direction et la consolation de sa vie. Elle venait dire à l'homme (je continue à citer) ce qu'est ce Dieu dont la pensée nous revient sans cesse; s'il est un Dieu indifférent, solitaire, étranger au monde qu'il a produit; s'il a besoin de nos respects et de nos prières; s'il nous a donné une loi et soumis à une épreuve; s'il nous réserve une autre vie après celle que nous traversons; où vont les âmes de nos parents, de nos amis, dont les corps sont rendus à la terre; si nous sommes à jamais séparés de nos morts; si enfin il n'y a rien au-delà du tombeau. » C'était au nom de Dieu que parlait la religion catholique, c'était au nom de Dieu qu'elle s'imposait à la raison humaine, qui certes lui était alors aussi hostile qu'aujourd'hui, et qui plus qu'aujourd'hui avait les moyens de vérifier les faits; elle triompha, et réunit dans son sein, en leur donnant la paix et la véritable science, les plus illustres génies, les plus célèbres philosophes que le paganisme avait laissés derrière lui.

J.-C. avait confirmé, éclairé les préceptes de la religion naturelle, avait-il aboli la religion rationnelle? Entendons par religion rationnelle la raison, appliquée à la démonstration des vérités religieuses. J.-C. n'avait pas recours à l'autorité pour appuyer sa mission; pauvre, méprisé, il ne donnait à sa parole d'autre autorité que celle de sa vie; exigeait-il une soumission aveugle et irréfléchie, lui qui disait aux pharisiens, ces philosophes superbes: Voyez mes œuvres et vous croirez en moi? Qui oserait le dire? Mais il autorisait, il sanctifiait par ces paroles la religion rationnelle. Par la révélation des dogmes sur la nature de Dieu, sur la nature de l'âme, il fixait

à la raison ses limites, et nous verrons bientôt à cet égard comment M. J. Simon les fixe lui-même; mais il lui disait aussi: examine mes œuvres; vois si elles sont d'un Dieu, et crois en moi. J.-J. Rousseau, ce philosophe si souvent en contradiction avec lui-même et pourtant si révérend du XVIII^e siècle et du nôtre, n'a-t-il pas dit: Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (1)? Ne citez-vous pas vous-même les paroles de l'Évangile? et votre raison, qui vous crie si souvent: je ne comprends pas, ne peut-elle pas, ne doit-elle pas après tant de discussions accepter des faits, qu'il lui est si facile de constater et de vérifier? Car la religion catholique n'est pas seulement un dogme, elle est un fait, et un fait assez important dans l'histoire pour mériter qu'on l'examine. Vous ne pouvez pas seul, avec votre seule raison, vous mettre en face des dix-huit siècles qui viennent de s'écouler, en face des magnifiques génies qui ont adopté et démontré le catholicisme, et leur dire audacieusement en mettant la main sur vos yeux: je ne vous vois pas.

La religion catholique et la religion rationnelle se sont, à travers dix-huit siècles, majestueusement avancées, appuyées l'une sur l'autre: De même, disait saint Anselme (2), que nous croyons les profonds mystères de la foi chrétienne avant d'avoir la présomption de les sonder par la raison, de même ce serait à nos yeux une coupable négligence, lorsque nous sommes confirmés dans la foi, de ne pas travailler avec zèle à comprendre ce que nous savons. Mais peu à peu, au milieu de la corruption des mœurs, au milieu des exigences de la vie matérielle devenues sans cesse plus actives, l'amour et avec lui la connaissance de la religion s'altéra; le catholicisme qui, ainsi que toutes les autres sciences, ne se comprend, ne se connaît que par l'amour et la pratique, fut bientôt considéré comme une étude inutile ou superflue. La pratique une fois perdue, on ne sut plus découvrir en lui que ce qui choque la raison; on oublia ce qui la vivifie, ce qui l'élève jusqu'à Dieu; le protestantisme, tout en conservant l'Écriture, avait habitué les es-

(1) Tout ce passage mérite d'être lu avec une attention particulière. *Émile*, livre IV.

(2) *Rationalisme chrétien*, par M. Bouchitté.

prits à une liberté de penser sans règle et sans mesure, et l'on en vint à *Critiquer* (1) ce que l'on ne connaissait plus. La philosophie recula de dix-huit siècles : jusque-là, par ses propres réflexions, elle avait connu l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les préceptes de la morale; par le Verbe divin, dont elle-même avait pu constater l'apparition sur la terre, elle avait connu la nature de Dieu et le culte qu'elle devait lui rendre, la nature de l'homme et les causes de sa faiblesse en même temps que les sources de sa force, la nature de l'âme et sa destinée après la mort. Elle effaça de sa croyance, elle crut n'avoir jamais appris tous ces dogmes, elle osa dire que la discussion même en était inutile et humiliante pour la raison, elle ne conserva-je ne dirai pas même que les préceptes, oubliés aussi, mais que les principes de la religion naturelle, et elle recommença glorieusement les travaux d'Aristote et de Platon.

Entre la religion naturelle et la religion rationnelle, la confusion devint dès lors facile, et puisque la philosophie trouvait en nous-mêmes et la religion et la preuve de la religion, il lui devenait indifférent d'adopter l'un ou l'autre de ces noms.

M. J. Simon a préféré le dernier comme plus conforme au dessein de son livre.

III.

Religion positive et Religion naturelle.

Sur la terre, cette vaste arène, où s'exerce et combat la liberté humaine, deux religions sont en présence : l'une positive, appuyée sur l'autorité, « offrant nécessairement à l'homme un « symbole clair et précis pour le dogme, une église organisée « et puissante pour la discipline, un culte régulier, dont toutes « les pratiques sont définies; » s'imposant au nom de Dieu, au nom de Dieu obligeant la raison à croire ses enseignements, qu'il lui est seulement permis de constater et d'étudier, mais assurant en retour de cette soumission volontaire la paix du cœur, le calme de l'intelligence, la sécurité de la certitude,

(1) *Critique de la Religion*, par Kant.

réunissant enfin tous les hommes dans la vie présente comme dans la vie future; l'autre naturelle, « pour qui l'autorité n'est « rien, qui n'a de valeur pour celui qui l'entend émettre, que « celle qu'il voudra bien lui accorder après l'avoir examinée; « et qui, sur beaucoup de points essentiels où les données lui « manquent, se sent inachevée, hésitante, incomplète; qui a « autant de symboles que d'écoles, et des symboles manquant « trop souvent de précision et de clarté, qui n'a ni église, ni « hiérarchie, ni discipline, où il ne peut y avoir de pratiques « déterminées, car les prémisses manquent pour les établir et « l'autorité manquerait pour les faire exécuter, » qui par conséquent, en laissant à la raison toute sa liberté, ne satisfait ni le cœur, dont elle ne peut adoucir les amertumes, ni l'intelligence, à qui elle jette le doute et l'inquiétude; qui enfin divise les hommes pendant cette vie, sans assurance de les réunir dans l'autre.

« Et cependant on ne peut nier la possibilité qu'un philosophe soit en même temps fidèle à une religion positive : car, « en se plaçant à un point de vue abstrait, on voit qu'il n'y a « point de contradiction à admettre d'un côté que Dieu nous « ait rendu capables de connaître la vérité par les lumières naturelles, de l'autre qu'il nous ait révélé directement les vérités utiles au salut. — Il n'y a rien dans l'essence de la religion positive qui nécessite une contradiction entre leurs « dogmes respectifs. » (*Livre du Devoir*, 415.) « Il y a des « esprits en grand nombre qui se reposent avec bonheur dans « la clarté, dans la sécurité de la foi révélée, mais il en est « d'autres qui ne sauraient admettre le principe de la révélation, ou qui, ne pouvant croire à toutes les vérités enseignées « par l'église, et comprenant qu'on ne fait pas sa part à la parole de Dieu et qu'il faut l'accepter ou la rejeter tout entière, « se sentent obligés de renoncer à la religion positive, et se livrent sans réserve à la philosophie. »

L'opposition des deux religions et de leurs disciples est ainsi nettement tranchée; il eût été sans doute plus utile aux hommes, plus digne par conséquent d'une saine philosophie, de discuter les droits de la religion positive, afin de lui ramener les esprits qui la repoussent, et de leur donner à eux-mêmes

cette sécurité qu'ils ne peuvent trouver qu'en elle. L'œuvre était certes digne du cœur et du talent de M. J. Simon. Sa parole ardente et convaincue, qui charmait et qui entraînait autrefois ses auditeurs, aurait, avec bien plus d'autorité encore, persuadé tous ceux qui vont lire son livre. Il aurait alors réellement « inspiré aux âmes attristées et désolées le sentiment religieux, il aurait contribué efficacement à rétablir entre les hommes une société fraternelle, des vertus vraiment solides; il aurait ranimé toutes les espérances, relevé tous les courages, raffermi les consciences ébranlées, consolé, pacifié les cœurs souffrants. »

Mais M. J. Simon a mieux aimé borner pour cette fois sa tâche à la démonstration rationnelle des deux ou trois dogmes qui composent la religion naturelle.

« Il y a un Dieu bon et tout puissant, qui a créé le monde et qui le gouverne. Ce Dieu nous a mis ici-bas pour nous y éprouver par la douleur et le sacrifice, et nous préparer à la vie immortelle et bienheureuse qu'il nous garde au-delà du tombeau. Voilà par ces grands dogmes la religion naturelle fondée. » La démonstration de ces vérités partage le livre en trois parties : Existence de Dieu et création, — Providence, — Immortalité. — Une quatrième est consacrée au culte, résultat nécessaire de ces dogmes. Je résumerai rapidement les arguments de M. J. Simon, et je m'attacherai surtout à montrer ce qu'il y a d'incomplet dans son livre. La religion naturelle peut indiquer la voie, mais elle n'est pas la voie; elle peut élever l'âme vers Dieu, mais elle ne mène pas jusqu'à lui, et il est à craindre que, faute de réflexion ou entraînés par les préoccupations de la vie, bien des esprits ne s'arrêtent à la superficie : combien je serais heureux si j'avais pu épargner un danger, amener une pensée salutaire, contribuer enfin à faire naître dans une seule âme la sécurité de la certitude !

IV.

Existence et incompréhensibilité de Dieu. — Création.

La croyance à l'existence de Dieu, innée dans l'homme, se développe naturellement dans son cœur par la société, par l'ex-

périence, par l'éducation, et « la démonstration de cette vérité « n'a pas d'autre but que de transformer en dogme philosophique une croyance irrésolue et spontanée. » Tous les philosophes ont apporté leur pierre à ce magnifique édifice; Platon, Descartes et les spiritualistes ont plus que tous les autres contribué à l'élever; mais c'est de la philosophie tout entière qu'il faut faire une démonstration philosophique de l'existence de Dieu. Dieu se manifeste dans chacune de nos facultés. Fait à l'image divine, « l'homme est un dans son principe, triple dans ses manifestations. Vivre c'est penser, sentir, vouloir. » Mais tous ces arguments ne suffisent pas « pour lutter contre les objections et les défaillances de la pensée, contre les mille objections des incrédules, contre les difficultés de la vie et les appréhensions de la mort. Celui-là seul a une croyance véritable, qui s'est accoutumé à vivre avec Dieu par le cœur et par la pensée, à le retrouver au bout de toutes ses recherches, à le mettre dans toutes ses espérances. »

Mais si nous pouvons affirmer l'existence de Dieu, nous ne pouvons comprendre ni sa nature, ni ses attributs. Dieu supérieur mais non contraire à la raison, lui est nécessairement incompréhensible, comme le sont au reste tous les principes des sciences. Les savants constatent, décrivent les phénomènes, les expliquent-ils? Savent-ils ce que c'est qu'un corps, une substance, une qualité? Comprennent-ils le mouvement, le moindre de leurs mouvements? Quelques philosophes ont voulu confondre Dieu avec la matière, d'autres avec l'espace, avec le temps; mais le temps est-il autre chose que l'ordre de succession des phénomènes? l'espace, autre chose que l'ordre de coexistence ou de contiguité? ne sont-ce pas deux formes du vide un pur néant? Il ne peut pas entrer dans notre plan de résumer les longues discussions soulevées par ce problème; qu'il nous soit seulement permis de dire que la réalité du temps et de l'espace trouve un puissant argument dans le sens commun, qui, s'il ne nous les fait pas connaître, nous les affirme au moins d'une manière invincible. Quoi qu'il en soit de leur nature, il est certain, il est évident que Dieu n'est pas éternel dans le temps, infini dans l'espace; il y aurait contradiction dans les termes. Dieu les a créés tous deux; il est et il

dehors d'eux. C'est l'espace, c'est le temps qui sont en lui. Si j'osais ajouter une comparaison suggérée par Pascal, je dirais que le temps, l'espace, toutes les créatures semblent vivre au sein d'une sphère immense dont Dieu est la circonférence, circonférence infinie que la raison de l'homme ne peut mesurer. Dieu, hors de tout ce qui est en lui, mais le pénétrant cependant comme par un millier de rayons, qui s'élançeraient de la circonférence au centre, Dieu n'a pas à se souvenir, à prévoir; il sait, il voit, et par ces milliers de rayons par lesquels il pénètre ses créatures, ses créatures s'élèvent à lui, l'approchent plus ou moins, le contemplant et l'adorent.

Tout ce qui est en Dieu n'a pu se donner l'être à soi-même, et n'est et ne subsiste que par un acte permanent de sa volonté souveraine. La création m'est démontrée par l'impossibilité même où vous êtes d'en démontrer l'impossibilité. Dualistes et panthéistes de tous les siècles, de toutes les écoles, vous avez également erré : vous, en voulant faire la matière éternelle et coexistante à Dieu, vous avez détruit la nature même de Dieu; vous, en voulant faire de Dieu la substance unique, le sujet immédiat de toutes les qualités, vous avez été amenés à la négation de Dieu, à la négation de l'univers, que dis-je, à la négation même de l'être; vainement vous cherchez des contradictions entre le dogme de la création et les perfections divines; vainement vous condamnez Dieu à la dépendance, à l'injustice et à l'impuissance; si quelques-unes de vos objections paraissent insolubles à la faiblesse humaine, le sens commun vous répond et la Providence vous accable.

V.

Providence.

Qui n'aperçoit la main de Dieu imprimée sur toutes les merveilles qui nous environnent? La Providence gouverne directement le monde et l'homme. Mais le monde, dites-vous, est inachevé, imparfait, contradictoire; le mal physique y abonde; le mal moral y forme comme un monde à part en opposition constante avec la Providence, avec la nature même de Dieu.

Ouvrez les yeux : « une science plus haute, en rectifiant et en étendant vos idées, vous découvrira de nouvelles analogies, de nouvelles splendeurs, elle ajoutera à votre foi loin d'y retrancher. » Le monde physique est plein d'obscurités, à peine en connaissez-vous quelques lois et vous avez la témérité d'appeler mal ce qui deviendrait un bien même à vos yeux si vous le connaissiez ! Le mal pour l'homme, ce n'est souvent rien autre chose que la limite de ses facultés; taxerez-vous Dieu d'injustice ou de faiblesse, parce qu'il vous a refusé un sens de plus? Savez-vous vous-même ce qui vous manque? Être fini et borné, vous êtes sur la terre pour y acquérir par votre travail le commencement de la science, pour y mériter par votre vertu la science tout entière et au lieu de travailler et de mériter, vous murmurez et vous blasphémez. Vous souffrez, dites-vous; vous êtes en proie à mille maladies; mais descendez en vous-mêmes, et dites-moi si vous n'en êtes pas souvent la première cause, si vous ne portez pas peut-être la peine des excès de vos pères. Dites-moi encore si ces souffrances, dont vous vous plaignez, n'ont pas été souvent pour vous un avertissement salutaire; si elles ne vous ont pas quelquefois arraché au vice, si tous les jours elles ne servent pas à purifier, à élever votre âme? Vous en convenez, mais vous vous en faites encore une arme contre la Providence. Vous ne pouvez, dites-vous, échapper à ces souffrances, résultat nécessaire de vos passions, parce que vous ne pouvez échapper à vos passions; elles vous envahissent malgré vous, votre âme aveuglée ne sait plus même distinguer le bien, votre corps se révolte tout entier et vous précipite vers le crime. Ah! voilà le mal, le vrai mal, je le veux avec vous; voilà ce qui doit être à jamais le sujet de vos pleurs et de vos gémissements; mais prenez garde, ce mal vient de vous et de vous seul; vous êtes libre, voudriez-vous ne l'être plus? — Oui, sans doute, et Dieu m'a traité en tyran quand il m'a donné la liberté de l'offenser. — Vous avez blasphémé. Dieu vous a imposé, il est vrai, un temps d'épreuve pour mériter de le voir, de le comprendre, de l'aimer pendant toute son éternité; mais ce temps est si court; mais il vous a entouré de tant de merveilles, il vous soutient constamment par tant de bienfaits, il vous appelle par tant de promesses qu'en vérité c'est vous-même,

c'est vous seul que vous condamnez, quand vous osez bien dire que vous ne pouvez résister au mal.

Ici se présente une difficulté que la philosophie rationnelle n'a jamais pu et ne pourra jamais éclaircir. Comment le mal est-il entré dans le monde? M. J. Simon procède par élimination, il écarte les explications proposées par les différentes écoles, il n'en propose aucune. Il commence par repousser le dogme de la déchéance et de la transmission de la faute originelle, « sans tenir compte, dit-il, de la doctrine révélée. Le « dogme du péché originel est dans le christianisme indissolublement lié à celui de la rédemption... La philosophie ne « peut considérer cet ensemble de dogmes que du dehors. Il « repose sur une base qui lui est étrangère, sur la révélation, « et contient selon son droit de doctrine révélée des allégations « inaccessibles à la raison humaine... La théorie de la chute « a été inventée pour concilier l'existence du mal et celle de la « Providence, et le dogme du péché originel est dans la religion chrétienne l'origine de la rédemption, etc. » Nous dirons, nous, que la théorie de la chute a été non pas inventée mais acceptée par les philosophes anciens. M. J. Simon connaît mieux que nous les récits des poètes antérieurs à toutes les sectes; il sait avec quel soin Platon rappelle les antiques traditions. Les philosophes n'ont fait que les développer et les réduire en théories, qu'il a sans doute raison de rejeter à cause des erreurs qui y ont été mêlées. Mais est-il possible d'établir une distinction sérieuse entre la simple théorie de la déchéance et le dogme du péché originel, d'examiner l'une sans examiner l'autre? et si l'intelligence est satisfaite, autant que peut l'être l'intelligence humaine, par les dogmes catholiques, pourquoi refuser de les discuter, pourquoi les rejeter sous le prétexte de leur origine? Eh! quoi, toutes les sciences naturelles se réunissent aujourd'hui pour vérifier les récits de la genèse en ce qui touche la création de la matière, et la philosophie, la science de l'homme, croirait s'abaisser, si elle servait à les justifier en ce qui touche l'âme de l'homme!

M. J. Simon repousse ensuite avec une remarquable logique la théorie du progrès et celle de l'optimisme, il les remplace

par une doctrine qu'il appelle lui-même un optimisme mitigé. La réponse est excellente et ce qu'elle doit être pour le mal physique, mais le mal moral reste tout entier et sans contre-poids. La lutte de la passion et du devoir reste avec toute son âpreté, et la religion naturelle ne suffit pas, l'aveu est sur le bord de vos lèvres, pour soutenir le cœur de l'homme : Nous avouons avec vous que Dieu n'a pas créé l'homme plus enclin au vice qu'à la vertu; mais pénétrés de notre faiblesse nous croyons avec le catholicisme, avec d'illustres philosophes, Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Leibnitz, Euler, que l'homme n'est plus ce qu'il était, qu'il est tombé, qu'il s'est soumis volontairement lui et toute sa race à l'ignorance et à la concupiscence, et dans l'aveu de notre faiblesse, nous retrouvons la force, le contre-poids à nos passions, la grâce, par laquelle *Dieu tient tous nos cœurs en sa main* (1). Si à l'heure qu'il est, dites-vous quelque part, Dieu par sa volonté souveraine, ôta du monde la moitié du mal qu'il y laisse, les ennemis de la Providence diraient encore demain ce qu'ils disaient hier, à moins, ajoutez-vous, que leur cœur ne soit changé. Et qui donc pourrait changer si subitement ce cœur orgueilleux, si ce n'est la grâce de celui-là même qui l'a créé, et qui l'a créé pour lui, la grâce de celui qui l'a racheté?

Aux yeux de la raison, dit M. J. Simon, ajoutons de suite afin qu'on ne puisse s'y méprendre, aux yeux de la raison livrée à elle-même et se privant volontairement des lumières du catholicisme (2), il y a contradiction entre un Dieu éternel et infini, créateur du temps et de l'espace; entre un Dieu souverainement parfait, s'occupant de la créature imparfaite; entre un Dieu créant l'homme libre, coopérant cependant aux actes de l'homme. Attribuer en effet à Dieu une autre pensée que lui-même, c'est l'amoinrir, c'est admettre en lui le change-

(1) Bossuet.

(2) Il est utile de rapprocher ici une phrase du même ouvrage, p. 406 : « Le catholicisme, dit M. J. Simon, sans que le dogme de la toute-puissance divine en soit même effleuré, place la tentation à côté de la « grâce, etc. » Le catholicisme est donc quelquefois pour la raison un appui, il lui épargne donc des contradictions.

ment, c'est nier son immutabilité, avec elle son éternité, c'est par conséquent le nier lui-même.

Toutes les écoles ont compris ces difficultés : les unes en ont conclu l'éternité de la matière, d'autres la confusion de la matière avec Dieu; M. J. Simon les a réfutées dans ses précédents chapitres. Mais pour toutes le bon sens, les faits prouvaient évidemment l'action de Dieu sur le monde, c'était donc à la nature même de Dieu, qu'il fallait demander une explication. Par une étrange conformité d'idées, qu'il n'eût pas été peut-être hors de propos d'étudier et de discuter, c'est en admettant un Dieu à la fois un et triple que la philosophie orientale et la philosophie grecque ont cherché la solution du problème. Après J.-C., soit qu'elles aient continué les traditions anciennes, soit qu'elles aient voulu expliquer les mystères du catholicisme et les considérer comme de simples allégories, la philosophie alexandrine et la philosophie allemande ont encore admis en Dieu l'unité et la trinité.

M. J. Simon a bon marché de toutes ces trinités, qui ne tiennent à aucun système dogmatique, et qui conduisent toutes à la négation de Dieu, à la subversion de la morale, au fatalisme et à ses absurdes conséquences. Il passe ensuite à côté de la trinité catholique, il admire le lien qui rattache ce dogme à tous les autres, et qui en fait le fondement de la religion, puis il l'écarte d'un geste : « Le dogme de la Trinité, dit-il, n'est pas seulement incompréhensible, il constitue ce que l'on appelle un mystère. A ce titre il peut être admis dans une religion, il n'a pas de place dans la philosophie. » M. J. Simon peut-il donc penser que la religion catholique nous oblige à croire contre ou malgré notre raison, elle qui nous invite sans cesse à contrôler sinon notre croyance, au moins les motifs de notre croyance. Leibnitz répondait, il y a déjà près de deux siècles, aux adversaires du catholicisme, et M. J. Simon lui-même emprunte plusieurs passages au discours que je cite : Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère... afin qu'en le recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement dépourvues de sens. Plus loin il nous fait remarquer que l'homme peut toujours comprendre le pourquoi sinon le comment du mystère. Chaque mystère a en effet deux

aspects, celui de Dieu, celui de l'homme; nous ne comprenons pas ce qu'il est du côté de Dieu, c'est le comment; nous voyons bien ce qu'il est du côté de l'homme, c'est le pourquoi. Comment Dieu est-il un et triple? nous l'ignorons; pourquoi? c'est qu'il nous a créés, c'est qu'il nous a rachetés, c'est qu'il nous sanctifie. L'homme a été fait à l'image de Dieu, et M. J. Simon nous l'a montré un dans son principe, triple dans ses manifestations. Il nous a montré le statuaire distinct et de la pensée de sa statue, et de l'amour qu'il porte à son œuvre. Ne sont-ce pas là de frappantes analogies? N'est-ce pas là encore la multiplicité dans l'unité? Quoi! vous proclamez bien haut le dogme de la création, c'est-à-dire l'existence d'êtres contingents créés par Dieu, et ne subsistant que par lui, sans être dieux; vous admettez l'union bien plus étrange de l'esprit et de la matière pour former un seul être, dont la vie vient de Dieu, et vous pensez encore que la philosophie, que la raison répugne à admettre l'Être par essence, engendrant éternellement et nécessairement sa Pensée, et avec elle produisant l'Amour de sa pensée pour lui-même; l'infinie Perfection se connaissant et s'aimant éternellement, en un mot Dieu unique dans son essence, triple dans ses personnes! De quel côté trouvez-vous donc plus d'obscurité?

Mais ce n'est pas tout, car sous tous vos pas vont naître les difficultés. La raison pure ne peut pas davantage concilier « la perfection et l'unité immobile de Dieu avec tous les attributs de la Providence, la bonté, la prévoyance, la sollicitude, l'action incessante. » Mais le bon sens, ce bon sens du cœur plus sûr que celui de la raison, nous erie que « Dieu connaît chacun de nous par son nom, qu'il assiste à toutes nos œuvres. » Tenons-nous-en à cette assurance, et avouons que « les attributs de Dieu et la Providence, sont également démontrés et incontestables, que l'immobilité et la Providence coexistent en Dieu sans que nous puissions nous en rendre compte. » Il serait téméraire, après cet aveu, d'essayer d'établir une théorie des lois générales. S'il est vrai de dire, et nous le proclamons tous, que « les lois de Dieu ne peuvent varier au gré de nos désirs mal réglés et de nos frivoles passions, » il est vrai de dire aussi que Dieu, créateur d'un être borné et

fini, a égard à la faiblesse de sa créature. Une théorie trop absolue des lois générales irait droit à la négation des faits miraculeux les mieux constatés par l'histoire, irait droit à la négation de toute religion positive, puisque celle-ci ne peut reposer que sur une révélation divine, par conséquent sur un miracle, et la raison admet pourtant qu'il n'y a point de contradiction entre la religion naturelle et la religion positive.

Il existe sans contredit des lois générales : entre tous les êtres qu'il a créés, Dieu a établi des ressemblances et des différences ; à tous il a imposé une fin, et il a fourni les moyens de l'atteindre. La science peut aborder l'étude de ces phénomènes. Dieu a donné à l'homme pour les reconnaître et les classer un admirable instrument, l'analogie, mais si faible encore qu'à peine pouvons-nous affirmer que ses conclusions soient plus que des hypothèses. Gouvernant un monde contingent, ces lois sont évidemment contingentes elles-mêmes, et la raison n'oserait pas dire qu'il fût impossible à Dieu de les suspendre ou de les modifier. En dehors de ces phénomènes, qui tombent sous nos sens, et par lesquels il a plu à Dieu de nous révéler une partie de sa puissance, les lois générales sont inaccessibles à la raison humaine. Nous n'avons ni ne pouvons avoir la connaissance complète, adéquate d'aucune d'elles. J.-C. rendait la vue à un aveugle-né (ce n'est pas le lieu de discuter le miracle), et à ceux qui lui demandaient si cet homme était aveugle à cause de ses péchés ou de ceux de ses pères : Il l'est, répondit le Sauveur, afin que les œuvres de Dieu éclatent en lui. Savons-nous, la philosophie sait-elle si chaque homme n'a pas comme cet aveugle sa mission spéciale et tracée de toute éternité?

Dans le monde moral l'intervention divine n'est pas moins évidente pour nous. Dieu a bien voulu que la raison suffit pour nous faire distinguer le bien et le mal, mais il l'a laissée impuissante à nous faire pratiquer l'un, à nous faire éviter l'autre ; c'est là l'œuvre spéciale de la grâce, qui bien loin de détruire la liberté, l'aide bien plutôt et la fortifie ; c'est par elle que Dieu agit en nous. La raison la nie, parce qu'en niant la chute originelle, elle ne peut admettre que la liberté de l'homme soit affaiblie et ait besoin d'un secours surnaturel pour se

porter vers le bien. Mais si ce dogme ne trouve pas sa place dans la philosophie, il y trouve du moins une remarquable analogie : « En nous avertissant par les appétits, dit M. J. Si- « mon dans son *Livre du Devoir*, de la nécessité d'accomplir « les fonctions, la nature nous donne du même coup un second « avertissement, celui de ne pas accomplir les fins de l'appétit « en l'absence de l'appétit lui-même. Elle nous prend pour « ainsi dire dans sa main, et nous soustrait autant qu'elle le « peut, sans détruire la liberté, à notre paresse, à notre légè- « reté et à notre intempérance. » Y a-t-il donc contradiction à croire que Dieu, qui a pris pour notre corps, pour cette partie de nous-mêmes qui n'est rien, des soins si minutieux, les prenne encore, et sans détruire la liberté, pour notre âme, pour cette partie de nous-mêmes, qui seule constitue notre personnalité et nous fait hommes. Nous sommes dans un temps et dans un lieu d'épreuve, mais nous sommes éprouvés par un Dieu souverainement juste, souverainement bon, qui connaît la faiblesse de sa créature, qui veut l'amener à lui, et, tout en reconnaissant que c'est de toute éternité qu'il connaît et qu'il voit jusque dans leurs détails les plus infimes la marche des événements, nous croyons qu'il sait et qu'il veut les faire servir à notre sanctification ; nous croyons que le monde physique n'est pour lui qu'un moyen, et que le salut de nos âmes est sa véritable, son unique fin. Eh ! quoi ! mon Dieu, parce qu'il vous a plu de limiter à notre égard votre pouvoir par notre liberté, parce que votre amour nous dérobn votre puissance, nous oserions dire que vous n'êtes plus le Dieu immuable et éternel ! Votre soleil est-il donc moins pur, moins beau, moins éclatant, parce que, cachés derrière nos demeures, nous ne sentons ni sa chaleur, ni sa lumière ? Comme son ardeur vivifiante pénètre nos corps, même quand nous le fuyons, ainsi, mon Dieu, vous pénétrez nos âmes même à notre insu et comme malgré nous. Ah ! puissions-nous vous connaître ! puissions-nous, confondus tous dans une même croyance, attendre tous avec la même sécurité l'immortalité bien heureuse, telle, ô mon Dieu, que vous nous la promettez !

VI.

Immortalité.

La philosophie peut bien démontrer à l'homme la nécessité d'une autre vie : notre âme immatérielle ne peut mourir ; aucune de nos facultés capitales ne trouve son emploi dans ce monde, notre amour n'y est jamais assouvi, notre intelligence jamais satisfaite ; le mal règne sur la terre, le juste y souffre, le méchant y prospère ; il faut bien, si Dieu n'est pas trompeur, s'il est souverainement juste, que nous trouvions au-delà de cette vie l'amour parfait, la vérité absolue. Il faut bien que le vice soit puni, que la vertu soit récompensée. Cela dit, elle est contrainte de se taire ; née de l'homme, elle ne peut rien lui apprendre que ce qui est en lui.

La religion positive, et ne parlons ici que de la religion catholique, la seule qui puisse être en cause, ne se contente pas d'affirmer à l'homme son immortalité, elle lui révèle encore la destinée qui l'attend. Son âme, suivant qu'elle se sera attachée à Dieu ou l'aura méconnu, vivra éternellement en sa présence ou éternellement loin de lui ; suivant qu'elle aura pratiqué la vertu ou commis le mal, elle vivra éternellement récompensée par d'ineffables délices, ou éternellement punie par d'indicibles tortures.

Si la philosophie essaie de nous dire quelle sera notre récompense dans l'autre vie, elle outrepassa ses droits ; ses assertions restent sans preuves. La parole de Bossuet, que cite M. J. Simon, n'est pas la parole d'un homme, d'un philosophe, elle est la parole même de l'Évangile, la parole révélée, elle est par conséquent en dehors de la raison. Et comment d'ailleurs la récompense pourrait-elle entrer dans le domaine de la philosophie, quand « le châtement lui reste étranger ? »

La raison peut suffire pour nous prouver que la vie est le seul temps d'épreuve que la Providence nous ait imposé ; que nous ne devons pas, perdant le souvenir et avec lui notre personnalité, rouler successivement d'épreuves en épreuves, de mondes en mondes ; qu'une fois notre vie terminée, avec elle

expire notre liberté, et qu'ainsi nous resterons pendant toute l'éternité ce que nous serons à l'heure de notre mort ; amis ou ennemis de Dieu.

Mais s'il est vrai qu'à notre mort l'épreuve cesse, la liberté expire, s'il est vrai qu'entre le bien et le mal, entre Dieu et le péché il y a une opposition éternelle, comment peut-il être vrai que « aucun principe de la raison ne conduit à l'éternité des peines, et ne permet de l'admettre. » La raison peut-elle de son plein droit créer aux coupables un droit imaginaire contre la justice de Dieu ? De quel droit la philosophie, « dans l'ordre des spéculations accessibles à la raison humaine, « écarterait-elle celles qui ne roulent que sur les châtements ? » Ce serait une fausse et coupable pitié. C'est un devoir pour la saine philosophie de montrer à l'homme tout ce qu'il peut espérer, tout ce qu'il peut craindre. Lorsque la chute est séduisante, lorsque l'abîme appelle et fascine, alors certes, pour retenir l'homme sur la pente du précipice, ce n'est pas trop de l'alternative terrible et irrévocable offerte par le dogme chrétien (1). C'est par un bienfait de sa miséricorde que Dieu a opposé les peines de l'enfer aux séductions de ce monde : le néant nous aurait-il arrêtés, quand une éternité de supplices y suffit à peine ?

Mais « cette éternité, dites-vous, supprime un des deux caractères de la peine, la purification, l'amélioration ; elle exagère l'autre au-delà du possible, car il n'y a pas de faute temporelle qui appelle une punition éternelle. » — Pendant le temps de l'épreuve, pendant que l'homme libre encore peut par un acte de sa volonté mériter et démériter, « La peine a en effet, nous le reconnaissons avec vous, cette double raison d'être : l'expiation de la faute, l'amélioration du coupable. » C'est ainsi que pendant notre vie Dieu multiplie autour de nous les maux publics et les maux particuliers, conséquence sans doute de lois générales, prévus de toute éternité, mais en même temps avertissements paternels d'une Providence miséricordieuse, qui veut la conversion et non la mort du pécheur. A l'homme qui a abusé de sa liberté, à l'homme

(1) Henri Martin, *La Vie future*, p. 294.

aveuglé par une trop longue prospérité, Dieu envoie ou la maladie ou la ruine, pour lui rappeler qu'il existe au-delà de cette vie des joies plus pures, des biens plus précieux que les voluptés, que les richesses de la terre. A la nation qui oublie ou qui méconnaît ses lois, Dieu envoie quelqu'un de ces redoutables fléaux, dont la science humaine ne peut pénétrer le secret, pour l'avertir qu'elle aussi elle a des devoirs à remplir envers sa souveraine puissance. Voilà des peines qui expient et qui améliorent, parce qu'en changeant la direction de la volonté, elles peuvent la ramener au bien, la convertir; mais au-delà du tombeau, quand la liberté a expiré, la peine expie, elle ne justifie plus.

Certes, ce n'est pas une faute temporelle que celle qui, librement commise par une volonté immortelle a osé offenser un Dieu immortel; et si Dieu pouvait un jour admettre en sa présence l'homme, qui, pendant sa vie, a volontairement refusé de le reconnaître, sa miséricorde dégénérerait en faiblesse, la justice infinie deviendrait la souveraine injustice.

Mais enfin, dites-vous encore, « nous ne pouvons admettre que Dieu nous punisse dans une autre vie, si nous n'avons transgressé aucune loi. » Non sans doute; mais quelle est la loi? Vous en informez-vous? N'est-ce pas la transgresser que de ne pas l'accomplir? Si elle a été promulguée, et que vous l'ignoriez par votre faute, n'est-il pas juste que votre ignorance vous soit imputée? Sans doute celui qui n'a pas connu la loi sera jugé sans la loi; mais celui qui a vécu au milieu de la loi sans vouloir la reconnaître et la suivre, celui-là sera jugé avec justice par la loi.

Elle est là, elle vous environne, elle vous étreint; vous n'avez qu'à ouvrir les yeux en la cherchant de bonne foi, et vous la verrez, vous la trouverez. L'accepter et l'accomplir tout entière, sans choisir entre ses préceptes, c'est le seul moyen d'échapper à cette redoutable éternité, qui nous menace et que tous les raisonnements de la philosophie ne peuvent nous empêcher de redouter.

Culte.

La loi morale nous impose trois sortes de devoirs. La raison en reconnaît l'origine divine et l'étroite union en disant que c'est honorer Dieu que d'en accomplir les prescriptions. Il est facile à la philosophie de distinguer et de classer d'après les lois générales les lois particulières, qui règlent nos obligations tant à notre égard qu'à l'égard de nos semblables; mais c'est un spectacle profondément douloureux pour une âme chrétienne de la voir chercher péniblement et à travers mille contradictions les devoirs que nous avons à rendre à Dieu. Elle oublie, ce que la philosophie ancienne avait si bien compris, qu'il ne peut appartenir à la créature d'ordonner elle-même de quelle manière elle honorera son Créateur. Platon en traçant les lois de sa république laissait à Dieu le soin de faire les plus grandes, les plus belles et les plus importantes, celles qui regardent la construction des temples, les sacrifices, le culte des dieux, des génies et des héros, les funérailles et les cérémonies qui servent à apaiser les âmes des morts; parce que l'homme ne connaît pas ces choses (1). Dieu seul en effet se connaît, Dieu seul nous connaît; seul il peut donc et ordonner le culte qui lui sera rendu, et soutenir par des pratiques sages et conformes à sa nature et à ses besoins la tiédeur ou l'impuissance de sa créature. Mais, dites-vous, « la religion positive tend ainsi à absorber la morale dans le culte. » Erreur et abus de mots! La religion positive affirme avec la raison et plus haut qu'elle encore que « le meilleur moyen d'exprimer la reconnaissance et l'amour que Dieu nous inspire est de pratiquer le devoir, » mais, interprète de la divinité, elle distingue la morale du culte, et définit d'une manière précise et rigoureuse nos devoirs envers Dieu. En prescrivant à l'homme des pratiques certaines et déterminées, elle fixe sa légèreté, prévient son inconstance, modifie ses habitudes, et l'aide d'une manière toute puissante

(1) De la République, liv. 10.

à élever ses regards vers le ciel. La religion naturelle au contraire « en mettant tout le culte dans l'accomplissement du devoir, en absorbant le culte dans la morale » le détruit complètement. Indiquer à l'homme des moyens pratiques de perfection : l'aumône, le service des pauvres, l'examen de conscience, etc., c'est lui enseigner à mieux remplir ses devoirs envers lui-même et envers les autres ; ce n'est pas prescrire un culte.

Le culte a été institué autant pour aider la faiblesse de l'homme que pour glorifier la puissance de Dieu. Il est à la fois et la confession de notre infériorité, et l'expression de notre amour, manifestées par des actes, dont Dieu seul est l'objet. Comme les hommes sont tous à l'égard de Dieu dans le même état de dépendance, comme tous ont les mêmes destinées, les mêmes besoins, les mêmes aspirations, comme tous ont une âme et un corps, comme tous sont appelés à vivre en société et pendant cette vie et pendant l'éternité, le culte doit être le même pour tous : intérieur pour répondre aux besoins de notre âme et parce que notre âme doit à Dieu hommage de ses facultés, extérieur pour répondre à la nature de nos sens et parce que nos sens doivent à Dieu hommage de leurs organes ; public enfin pour resserrer les liens de la société humaine, et parce que, fils d'un même père, nous devons nous réunir pour lui présenter nos adorations. C'est ainsi qu'on apprécie mieux la sagesse et la nécessité des pratiques et des cérémonies religieuses, en étudiant l'esprit qui doit les animer, en recherchant par quelles causes, par quelle série d'événements l'Eglise a été amenée à les imposer, à faire des unes une obligation, des autres un conseil.

M. J. Simon honore son cœur et sa conscience en rendant témoignage à la grandeur, à l'harmonie de l'église catholique, en rappelant quel est le véritable esprit de ses institutions, en expliquant pourquoi et comment elle doit être intolérante, en la vengeant des crimes, qui lui sont tous les jours imputés, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignorance, à la faiblesse ou à la passion de ses disciples, en la montrant enfin doctrine complète et parfaite, vivant par elle-même, indépendante de toutes les fautes commises par ses ministres eux-mêmes.

De toutes les pratiques du culte la religion naturelle n'autorise que la prière, et la prière se bornant à adorer et à remercier. Si elle demande, qu'elle prenne garde de blesser l'immuabilité divine, elle serait alors pour l'homme une lâcheté, pour Dieu une offense. « La raison glorifie Dieu sans rien coûter à la dignité de l'homme, elle ne comporte pas ces demandes, ces insistances, qui font de l'homme agenouillé devant Dieu un courtisan mendiant une faveur... La nature ne met rien sur nos lèvres que ces paroles : O Dieu, puissé-je vivre selon ta loi et suivant ton cœur... Cette prière n'étant au fond qu'un ferme propos de faire le bien, et qu'une aspiration vers Dieu, n'a rien qui ne puisse se concilier avec l'immuabilité divine. »

Cette prière, nous la faisons avec vous ; elle est toute catholique ; mais elle est encorè une prière, une demande ; et la prière de la raison ne devrait être qu'une adoration. Remercier Dieu de nous avoir créés, de nous avoir accordé le don de l'intelligence, le don de l'amour ; lui demander la force de l'âme, la résignation, c'est toujours attaquer son immuabilité. Dieu savait que nous le comprendrions, que nous l'aimerions, pourquoi l'en remercier ? Dieu sait si nous serons vertueux et intelligents, pourquoi le lui demander, puisque tout cela est prévu et arrêté d'avance, et de la même manière que les biens et les maux qui partagent notre vie ? Mais si nous avons le droit de demander ce qui est de notre destinée, pourquoi nous serait-il refusé de demander ce qui touche à notre épreuve, quand notre destinée dépend si absolument de la manière dont nous aurons subi notre épreuve ? Sous ces prières : « Mon Dieu, fais pousser mes épis ; mon Dieu, fais-moi gagner mon procès, » faites par une âme religieuse, n'y a-t-il pas celle-ci : Mon Dieu, je connais ma faiblesse et mon inconstance, fais que mon épreuve soit abrégée, que ma souffrance soit allégée, afin que je ne risque pas de méconnaître ta bonté, de blasphémer ton saint nom ? Que l'homme se trompe sur l'objet de sa prière, qu'importe ? Dieu saura toujours à temps et suivant ses véritables intérêts les intérêts de sa destinée, l'exaucer ou la rejeter. La prière est un besoin et une consolation pour l'homme, et en reconnaissant que les dogmes de la

Providence et de l'immutabilité divine sont également démontrés et incontestables, la philosophie a reconnu à l'homme le droit d'adresser à Dieu ses demandes, à Dieu le pouvoir de les exaucer, sans contredire à son immutabilité, quoique la raison ne puisse le comprendre. Ah ! que l'Eglise catholique est plus sage et plus humaine que la raison ! Instruite par le Dieu qui a fait le cœur de l'homme, elle a pour tous ses besoins, pour toutes ses souffrances, une prière, qui relève par l'amour la misère du courtisan, et qui lui rend toute la dignité que le péché lui avait ôtée.

Dans la religion catholique, outre cette prière intérieure et isolée, il en est une autre encore extérieure et publique, qui se fait au nom du peuple, par un prêtre consacré à Dieu, placé entre lui et les fidèles, chargé par lui de lui présenter leurs adorations, leurs actions de grâces, leurs demandes; dans la religion naturelle, « la prière n'étant plus qu'une aspiration vers le bien et vers Dieu qui est la source du bien, est indépendante des cérémonies et des formules, et peut se passer de choréges. La religion naturelle reconnaît l'utilité et la nécessité d'un culte extérieur, mais il est évident qu'elle nous met dans une impossibilité presque absolue de nous associer pour prier. . . Aucune communion, aucune église ne peut être fondée sur la religion naturelle. . . personne ne saurait puiser dans ses dogmes ni la mission de fonder un culte public, ni l'autorité nécessaire pour le diriger. »

Le culte extérieur a, suivant M. J. Simon, trois éléments constitutifs : « l'initiation, la prière en commun et l'apostolat. » La religion catholique consacre tous ses disciples à leur entrée dans le monde par une cérémonie particulière, qui, en leur conférant le titre de chrétien, imprime à leur âme un caractère indélébile. « Vainement chercherait-on dans la religion naturelle un principe qui pût y autoriser l'initiation. » Vainement aussi M. J. Simon essaie-t-il de remplacer la prière publique de l'église par la prière commune de la famille. Le père ne peut pas, d'après les principes mêmes de la philosophie, conserver longtemps le droit de commander à la raison de son fils et de lui imposer sa croyance; la piété de la famille ne sera jamais qu'un exemple isolé et perdu; et, si pour

la famille c'est un devoir de se réunir autour de son chef pour l'honorer et pour écouter ses enseignements, comment n'en serait-ce pas un bien plus sacré encore pour la famille de Dieu de se réunir autour de lui pour l'adorer et pour l'entendre. Vainement encore M. J. Simon met-il à la place de l'apostolat religieux l'apostolat de la science; ce n'est pas à l'intelligence, c'est au cœur des masses que l'apôtre doit parler. La science peut indiquer à l'homme la voie qu'il doit suivre, elle ne peut le contraindre à y entrer; elle peut convaincre, elle est impuissante à persuader. La science vit pour elle-même, elle ne sait ni s'oublier ni se sacrifier; elle ne s'arrêtera jamais avec les petits enfants, avec les simples et les ignorants, elle n'ira jamais chercher à travers mille dangers l'infidèle ou le sauvage; c'est que la science ignore Dieu et que la foi seule le connaît.

« Une partie importante du culte dans les religions positives, c'est l'expiation. » Ajoutons avec Voltaire (1), pour être plus complet : « Il n'est aucune religion qui n'ait eu pour but principal l'expiation. » L'expiation dans cette vie d'épreuves est en effet tellement nécessaire à l'homme (2) qu'il est tout simple que M. J. Simon s'efforce de montrer qu'elle n'est pas incompatible avec la religion naturelle; mais M. J. Simon a oublié qu'en repoussant le dogme de la faute originelle, il a nécessairement repoussé le sacrifice; qu'en repoussant le sacrifice, il a rendu l'expiation impossible. Nous ne pouvons pas même effleurer ici cette étude si longue et si intéressante des sacrifices dans l'antiquité (3), mais il est évident, pour peu qu'on y réfléchisse, que le sacrifice du criminel ou d'une victime substituée peut seul effacer le crime. M. J. Simon remarque que « les pénitences ou punitions volontaires, conseillées par le catholicisme, n'ont d'analogie ni avec la grandeur de la faute commise, ni avec l'énormité des peines futures évitées. » Si la pénitence est si disproportionnée avec le résultat, ce n'est pas que l'Eglise veuille marquer davantage, comme il le pense, le caractère surnaturel du sacrement, c'est qu'à la place du pé-

(1) *Essai sur les Mœurs*, chap. 120.

(2) On ne saurait trop relire sur ce sujet le *Gorgias* de Platon.

(3) M. Joseph de Maistre, *Etude sur les sacrifices*.

cheur, elle offre à Dieu une victime d'un prix infini, qui par le mérite seul de son sacrifice, *lave les âmes de leurs souillures et les affranchit des peines de l'enfer*. « Toute religion « positive indique aux coupables l'expiation nécessaire... La « religion naturelle, qui n'a d'autre guide que la conscience, « laisse à chaque pécheur le soin de déterminer la nature et la « mesure de l'expiation. » Aussi ne peut-elle jamais lui dire : vos péchés vous sont remis; aussi ne peut-elle jamais apaiser le remords, rendre la paix à la conscience, réhabiliter le pécheur à ses propres yeux, et le faire entrer par une seconde innocence dans une vie nouvelle. La religion catholique ose seule affirmer qu'elle pardonne au nom de Dieu; aussi est-elle la seule qui n'abandonne jamais le criminel, qui poursuit sa conversion jusque dans les bagnes, et qui, pleine d'amour, de pitié et d'espérance, le conduit jusqu'à l'échafaud, l'embrasse et l'absout sous les yeux mêmes du bourreau.

VIII.

Conclusion.

En repoussant les rites, qui ne sont dans la pensée de M. J. Simon « qu'une discipline destinée à régulariser la prière, à « la diriger, à venir au secours des âmes tièdes ou impuissantes « et dépourvues d'initiative, la religion naturelle suppose par- « tout une intelligence maîtresse d'elle-même, un cœur qui « trouve en lui seul assez de ressources pour s'attacher à Dieu « et pour l'adorer. Elle ne met rien entre Dieu et l'homme; « elle ne nous donne pour nous protéger ni une cérémonie, ni « un maître. » Elle se fait donc illusion, elle se ment à elle-même, quand elle affirme ailleurs que « elle n'est pas, comme « la métaphysique, réservée aux esprits d'élite, qu'elle est simple, facile, populaire; qu'elle parle au cœur en même temps « qu'à la raison. » Combien trouvera-t-on d'âmes assez téméraires, assez aveugles, assez oubliées de ce qu'elles étaient hier, pour affirmer qu'elles restent toujours maîtresses d'elles-mêmes? Combien de cœurs sûrs de repousser constamment l'a-

mour des choses visibles, pour ne s'attacher qu'aux invisibles? Combien de volontés toujours debout, toujours les yeux fixés vers le ciel?

La religion naturelle attribue encore fausement à ses propres enseignements la force et la douceur des enseignements chrétiens. Elle ne s'aperçoit pas que, vivant au milieu de l'atmosphère catholique, elle en est comme malgré elle imprégnée, que malgré elle, elle l'exhale de toute part. Seule, elle est insuffisante à satisfaire les aspirations du cœur et les désirs de l'intelligence. Le cœur de l'homme a besoin de se reposer, de s'épancher dans l'amour de Dieu; l'intelligence a besoin de pressentir sa nature, pour s'expliquer ses œuvres autant qu'il lui est permis; les sens ont besoin de se fixer sur une image, sur une forme, qu'ils puissent reconnaître et retrouver au moment de leur défaillance; la religion naturelle repousse les mystères les plus touchants de l'amour divin, et permet à peine la prière; elle n'accorde pas à la foi le pouvoir de soulever au moins le voile qui cache l'incompréhensibilité de Dieu; elle refuse à la volonté humaine *si merveilleusement vaine, diverse et ondoiyante* (1) la protection de la grâce : « C'est bien mal connaître les hommes que de compter ainsi sur la force de leur raison. »

Proclamer, comme le fait M. J. Simon, en matière de religion surtout, la souveraineté absolue de la raison, repousser toute autorité comme injurieuse à l'intelligence de l'homme, comme contradictoire à sa liberté, et se déclarer en même temps impuissant à rien prouver, c'est détruire complètement et l'autorité de la science et le témoignage des siècles. S'il a le droit de juger la parole de Dieu, l'homme ignorant ou passionné jugera bientôt la parole du savant, et il aura le droit de la tourner en moquerie et en dérision, quand il ne l'aura pas comprise. Il n'y a plus de famille, il n'y a plus de gouvernement, il n'y a plus d'ordre, il n'y a plus de science, il n'y a plus de morale, qui puisse subsister, si chaque homme au nom de sa raison a le droit de se faire sa religion. J'ai cherché, semble dire M. J. Simon, à établir la religion naturelle, à la

(1) Montaigne.

réduire à ses dogmes véritables , mais je n'ai, pour vous faire partager mes croyances, aucun pouvoir, aucune autorité. Vous avez pleinement le droit d'en adopter d'autres. J'ai réfuté le panthéisme et le dualisme , mais vous avez le droit de ne pas accepter mes arguments , et il vous suffit de croire que vous avez raison, pour rester légitimement panthéistes ou dualistes. Triste philosophie ! triste religion ! qui abjure toute puissance morale, et qui déclare que les aveugles peuvent marcher aussi droit et d'une manière aussi assurée que les clairvoyants , pourvu qu'ils croient être dans le chemin véritable.

Quant au témoignage des siècles, il est téméraire sans doute de le juger et de le récuser. On peut l'éluder en le supprimant ; c'est ce que fait M. J. Simon. Depuis dix-huit siècles, disons plutôt notre pensée tout entière, depuis l'origine du monde, le christianisme est établi sur la terre, et il est tellement lié à tous les faits historiques que la plupart d'entre eux ne subsistent plus si vous le supprimez, si vous supprimez seulement son caractère divin. M. J. Simon accepte l'existence du catholicisme comme un fait accompli. Il déclare bien dans les pages les plus éloquentes de son livre que « dans la religion catholique il ne manque au principe de la révélation aucun des caractères, qui doivent l'entourer et le compléter ; » mais malgré cette déclaration, il ne veut la considérer qu'abstraction faite de son origine, comme un fait simplement humain. Sans être « l'apologiste de la religion chrétienne, » il assure que « rien n'est plus sincère que l'admiration et le respect qu'il professe pour elle ; » il la vante comme « la plus belle de toutes les religions, qui ont paru dans le monde. » Il en admire la sagesse et l'économie, et mieux que personne il montre avec quelle sollicitude, avec quelle profonde connaissance du cœur elle sait suivre l'homme, le guider, le soutenir, le ranimer dans toutes les épreuves de sa vie. Sans être non plus « son adversaire, » il cherche à ruiner l'un après l'autre ses dogmes les plus importants ; il déclare ses mystères contradictoires à la raison ; il refuse de « discuter les preuves sur lesquelles les chrétiens font reposer la divinité de leur religion, » parce que cela n'entre pas dans son plan. »

Mais quel est donc le dessein de votre livre ? quelle conclusion

en devons-nous tirer ? Faut-il vous suivre comme l'apôtre d'une religion nouvelle ? Vous avouez n'avoir aucun droit, aucune mission, aucune autorité pour l'établir. Faut-il rejeter le catholicisme ? Vous affirmez qu'aucune religion ne lui est supérieure. Faut-il l'embrasser avec ses dogmes et ses préceptes ? Mais vous les déclarez injurieux à l'intelligence et à la dignité de l'homme. Au milieu de tant d'incertitudes, de tant de perplexités, à quoi peuvent s'arrêter vos disciples ? Ah ! sans doute toutes ces contradictions ne sont qu'apparentes. Vous avez voulu montrer seulement ce que peut la raison livrée à elle-même, combien ses dogmes sont *inachevés* et *incomplets*. Bientôt dans un dernier ouvrage, qui sera comme le comble de votre trilogie, vous prouverez que Dieu a dû se révéler à l'homme, qu'il l'a fait, et que nous ne pouvons trouver que dans une foi absolue à la révélation le repos, la paix, la sécurité de la certitude.

Alors nous serons heureux de redevenir comme autrefois vos disciples assidus, de pouvoir sans regrets et sans tristesse nous abandonner encore à l'entraînement de votre vive et savante éloquence.

FIN.

TABLE.

I. — Prolégomènes	5
II. — Religion rationnelle et Religion naturelle	9
III. — Religion positive et Religion naturelle	12
IV. — Existence et incompréhensibilité de Dieu. — Création	14
V. — Providence	16
VI. — Immortalité	24
VII. — Culte	27
VIII. — Conclusion	32